

leur suite pour en former une à messire Olivier, j'ai regret de le dire : ils donneraient une triste idée de la noblesse normande.

— Je sais cela, fit avec impatience messire Balderic ; mais plus la résolution d'Olivier est noble et désintéressée, plus son entreprise est généreuse ; mais je dois l'abandonner à lui-même.

— Permettez, Monseigneur, continua d'un sang-froid imperturbable maître Walram : que dit la loi *Heredes Militum*, promulguée par notre duc Robert II ? Que le "miles" ou chevalier ayant plusieurs fils, et ne pouvant porter lui-même sa bannière, la remettra à l'aîné, avec la moitié des vassaux auxquels son fief est taxé, puis partagera aux autres, par nombre égal, la seconde moitié des dits vassaux : "item" que dans ce cas, il ne devra aucun équipement aux cadets âgés de moins de dix-huit ans. Or, messire Olivier n'a pas tout à fait cet âge ; d'autres que lui sont, quant à présent, chargés de soutenir l'honneur de la famille et d'en perpétuer le nom ; "ergo" pour des devoirs très louables sans doute, mais qu'il s'impose en dehors de la loi ; nous ne pouvons fruster ses frères des prérogatives de leur aînesse.

— Vous voyez toutes ces choses en praticien, répondit messire Baudry en soupirant ; je les vois en père. Je consulterai mes fils : certainement ils ne voudront pas que je dépouille mon dernier né.

Soit confiance dans le triomphe de la loi, soit amour de son vassal, maître Walram se remit à peindre les majuscules du testament, tandis que le vieux seigneur s'agitait sur ses coussins en poussant de profonds soupirs. Le cours de ses pénibles réflexions fut interrompu par l'arrivée d'un page annonçant que les héritiers de Bellassise venaient prendre congé de leur père.

A cette époque, rien ne distinguait un grand baron d'un prince. Messire Balderic eut l'air d'un vieux roi de l'Ecriture, lorsque, redressé sur ses coussins, abrité par un large dais et entouré des officiers de sa maison, qu'il avait appelés pour ajouter un prestige de plus à la majesté paternelle, il fit un signe de son bâton doré pour qu'on introduisît ses fils.

Leur contenance martiale, leurs armes étincelantes, la foule de vassaux bien équipés dont ils étaient suivis, lui donna un mouvement de joie et d'orgueil. Richard, Raoul et Guillaume reflétaient parfaitement le type des guerriers de leur pays : taille haute et bien proportionnée, front découvert, grands yeux pleins de franchise et d'intelligence, nez droit ; ils étaient faits de manière à justifier ce proverbe conservé dans les écrits d'Anne Comnène, fille d'un empereur d'Orient qui vivait à cette époque : Beau comme un chevalier normand.

Ils s'agenouillèrent devant le vieillard et reçurent l'accolade. Quand ce fut au tour d'Olivier, messire Baudry le prit par la main, et s'adressant à ses fils, leur dit simplement :

— Quand je vous ai partagé mon bien, je croyais n'avoir dans ma famille que trois hommes d'armes, en voilà un quatrième ; que faut-il faire ?

— Lui donner le même nombre de vassaux, le même équipement, la même somme qu'à nous, répondit Richard.

— Nous nous dédomagerons avec les ennemis !

— Nous serons toujours assez bien montés ; surtout le Normands compte double ! s'écrièrent ensemble Raoul et Guillaume.

— J'en étais sûr ! dit messire Balderic, dont l'œil rayonna de joie. Maître Walram, ajouta-t-il, préparez une autre cédula.

Maître Walram, interdit, tira avec lenteur d'un étui son rouleau de velin, dont il considéra douloureusement les lettres colorées. Un murmure parcourut la foule des vassaux, que cette scène paraissait intéresser vivement.

— Je ferai observer à Votre Seigneurie, objecta timidement le sénéchal, que la paragrafe de nos coutumes, § *Heredes Militum*...

— Mon père, dit Olivier en se jetant à genoux, je ne puis accepter vos bontés. J'ai fait vœu d'aller à Jérusalem en pèlerin. Arrivé en Terre Sainte, je dépouillerai mon manteau de voyage et mettrai au jour votre armure. Mais je combattrai seul, sans aide, parmi les hommes d'armes de monseigneur Robert de Normandie ; telle est ma résolution. Ne dépouillez pas mes frères, ils ont à soutenir le rang de la famille. Ma tâche n'est pas moins belle que la leur, quoique je sois seul à la remplir.

— Généreux enfant ! dit le vieux chevalier, je puis du moins, sans leur faire tort, te donner les moyens de combattre à cheval comme il convient à un noble homme. Voici une chasme d'or pour acheter une manture et une lance.

Maître Walram se frotta les mains en voyant triompher la loi : *Heredes Militum*, et surviva son chef-d'œuvre de calligraphie. Il le déroula avec complaisance et complacence, d'une voix nazillardée, une lecture que personne n'eût garde de comprendre :

— *Ego, Baldericus, Burchardi filius, dominus de Bellassise, nec non ecclesie Montanversensis patronus...* Nous faisons grâce à nos lecteurs de la suite de cette pièce, qui fut écoutée avec un religieux silence, puis déposée dans le chartrier, à côté d'autres titres également incompris.

Les quatre héritiers de Bellassise quittèrent le château. Le pont-levis retentit bientôt sous les pieds des chevaux, les trompettes résonnèrent et la bannière de Bellassise, portée par un homme d'arme vétérân, se déploya au dessus d'une troupe d'élite. En tête marchait un brillant cavalier tenant un faucon sur le poing, à la manière des nobles de grande distinction : c'était Richard. Il se dirigeait vers le port de Saint-Valerien-Caux, par un chemin, sur lequel Guillaume-le-Conquérant, partant pour l'Angleterre, avait laissé l'empreinte glorieuse de ses pas.

— Ménéstrel, dit-il à Janequin, qui, la harpe à l'épaule, se tenait dans la cour pour voir passer le brillant cortège, veux-tu venir avec moi ? tu auras vingt écus d'or par an et deux habits. Le roi Guillaume aime les faveurs de chansons en langue française ; il pourra te prendre à son service, et tu deviendras riche.

— Ménéstrel, dit à son tour Guillaume, qui passa à la tête de sa troupe, je vais dans un beau pays : les chevaliers normands y deviennent de puissants princes. Viens t'inspirer sous le ciel de l'Italie. Les fils de l'ancêtre sont aussi poètes. Compagnons des rois, ton existence deviendra digne d'envie !

— Si tu venais avec moi, reprit Raoul en arrêtant son coursier, tu n'aurais pas lieu de t'en repentir ; les Maures ont des trésors immenses, et je te promets de te faire voir des exploits dignes d'exercer ta verve.

— Messigneurs, je ne puis, répondit Janequin. Voyez cette croix : j'ai fait vœu d'aller en Palestine. Que Dieu vous accompagne !

Quand le dernier des hommes d'armes eut franchi le pont-levis, un voyageur y passa. Il était coiffé d'un chapeau à larges bords, vêtu d'une grande pelisse brune au camail bordé de coquilles, et portant sur son dos une pannetière passée dans son bourdon : c'était Olivier.

Il marchait rapidement en silence, accompagné de Janequin. Les soubresauts de sa poitrine semblaient indiquer qu'il s'abandonnait au regret de quitter ce qu'il avait de plus cher au monde ; son père, ses frères, le château paternel et quelqu'un encore, peut-être.

— Parvenu à une distance à peu près égale de Bellassise et d'Estreham, il aperçut deux femmes arrêtées sur son chemin. Le jeune homme, impatient de tout ce qui pouvait un moment troubler ses pensées, enfouit davantage son chapeau sur ses yeux et passa en disant, selon l'usage :

— Bien vous garde, mes sœurs.

— Et qu'il vous conduise, bon pèlerin, répondit une voix de jeune fille. Olivier ne l'eut pas plutôt entendue, qu'il releva son chapeau et s'arrêta. De son côté, Mélisende rejeta son voile en arrière. Ses yeux étaient rouges comme ceux d'Olivier, et on pouvait penser qu'ils avaient pleuré de la même douleur. Sa figure avait une expression solennelle.

— Olivier, dit-elle, voulez-vous m'obéir ?

— Jusqu'à la mort, Mélisende, répondit avec chaleur le jeune homme.

— Eh bien, reprit-elle d'un ton inspiré, quelque chose, peut-être une révélation d'en haut, me dit que mon père n'est pas mort. Vous allez en Palestine, c'est là qu'il est resté ; vous le chercherez...

— Je le chercherai, Mélisende, dit Olivier d'un air de doute, et s'il existe encore, je le trouverai, fût-il assis au fond d'un bafine ou assis parmi les rameurs des galères du Soudan ; mais...

— Mais s'il n'est plus, voulez-vous dire, interrompit Mélisende. — Alors tous mes pressentiments m'auraient trompée. — Vous sauriez où il repose, et vous rapporteriez d'outre-nier ses dépouilles, que réclame un sépulchre vide dans la chapelle d'Estreham.

— Je crains de n'avoir à remplir que cette seconde partie de vos désirs, répondit Olivier ; mais je m'y engage aussi solennellement qu'à la croisade.

— Maintenant, pour que je sois contente, dit Mélisende à voix basse et en tendant la main au jeune homme, il faut qu'Olivier fasse son devoir, et qu'à son retour je sois fière en entendant dire partout qu'il est un brave.

La jeune fille retira sa main au moment où elle paraissait sur le point de céder à son émotion. Elle rabattit son capuchon, et s'appuyant au bras de sa nourrice, elle se remit en route pour Estreham.

Olivier la regarda s'éloigner. Distrain de sa préoccupation par